

La « Lettre de l'au-delà », Septembre 1937

La « Lettre de l'au-delà » transcrite ci-dessous fait référence à la damnation éternelle d'une jeune fille. L'original de cette lettre a été retrouvé dans les papiers d'une religieuse décédée, qui avait été l'amie de la jeune fille condamnée. La religieuse y raconte les événements de la vie de sa compagne comme s'il s'agissait de faits connus et vérifiés, ainsi que sa condamnation éternelle communiquée en rêve. La Curie diocésaine de Trèves (Allemagne) a autorisé sa publication comme lecture hautement instructive. La « Lettre de l'au-delà » est apparue pour la première fois dans un livre de révélations et de prophéties, avec d'autres récits. C'est le Révérend Père Bernardino Krempel C.P., docteur en théologie, qui l'a publiée séparément et lui a donné une plus grande autorité en s'engageant à montrer, dans les notes, sa cohérence absolue avec la doctrine catholique. Parmi les manuscrits laissés dans son couvent par une religieuse qui, dans le monde, s'appelait Claire, on a trouvé le témoignage suivant.

Le récit de Claire :

J'avais une amie, Anita. C'est-à-dire que nous étions assez proches parce que nous étions voisines et collègues dans le même bureau M. Plus tard, Anita s'est mariée et je ne l'ai plus revue. Dès notre rencontre, il y a eu entre nous plus de courtoisie que de véritable amitié. De ce fait, j'ai peu senti son absence lorsque, après son mariage, elle est allée vivre dans le quartier élégant des villas, loin du mien. Pendant mes vacances au lac de Garde (Italie), en septembre 1937, j'ai reçu une lettre de ma mère dans laquelle elle disait : « Anita N est morte dans un accident de voiture. Elle a été enterrée hier à Wald Friedhof ». Cette nouvelle m'a choquée. Je savais que mon amie n'avait pas vraiment été religieuse. Aurait-elle été préparée à se présenter devant Dieu ? Dans quel état sa mort soudaine l'aurait-elle trouvée ? Le lendemain, j'ai entendu la Messe, j'ai reçu la Sainte Communion avec Anita dans mes intentions, dans la pension des sœurs où je vivais. J'ai prié avec ferveur pour son repos éternel et j'ai offert ma Sainte Communion à cette même intention.

Pendant toute la journée, j'ai éprouvé un certain malaise, qui s'est accentué le soir. J'ai dormi agitée. Je me suis réveillée brusquement en entendant quelque chose comme une secousse à la porte de ma chambre. J'ai allumé la lumière. L'horloge indiquait midi dix minutes. Il n'y avait rien. Aucun bruit non plus. Seul le bruit des vagues du lac de Garde frappant monotone le mur du jardin de la pension. Il n'y avait pas de vent. J'avais l'impression qu'en me réveillant, j'entendrais, en plus des coups frappés à la porte, le bruit d'une brise ou du vent, semblable à celui que produisait mon chef de bureau lorsque, de mauvaise humeur, il jetait sur mon bureau une lettre qui l'avait ennuyé. Je me suis demandé un instant si je devais me lever. Non ! Tout cela n'est que mon imagination, me suis-je dit, bouleversée par la nouvelle du décès. Je me suis retournée dans le lit, j'ai prié quelques Notre Père pour les Saintes Âmes et je me suis rendormie.

J'ai alors rêvé que je me levais le matin, à 6 heures, et que j'allais à la chapelle. En ouvrant la porte de ma chambre, j'ai trouvé plusieurs feuilles de papier. Les ramasser, reconnaître l'écriture d'Anita et crier n'a pris qu'une seconde. En tremblant, je les ai tenues dans mes mains. Je dois avouer que j'étais tellement terrifiée que je ne pouvais pas prier. Je respirais à peine. Rien de mieux que de s'enfuir de là, prendre l'air. Je me suis préparée rapidement, j'ai mis la lettre dans mon sac et je suis sortie tout de suite. J'ai remonté la route sinueuse entre les oliviers, les lauriers et les fermes du village. Le jour se levait radieux. Les jours précédents, je m'arrêtais tous les cent pas pour m'émerveiller de la vue sur le lac et l'île de Garda. Le bleu doux de l'eau me rafraîchissait ; comme un enfant qui regarde son grand-père avec émerveillement, je m'émerveillais du mont Baldo, de couleur cendrée, qui s'élève sur la rive opposée du lac, à 2 200 mètres d'altitude. Ce jour-là, je

n'avais pas d'yeux pour tout cela. Après un quart d'heure de marche, je me suis laissée tomber machinalement sur un banc situé entre deux cyprès, où la veille au soir j'avais pris plaisir à lire « La bonne Thérèse ». Pour la première fois, je voyais dans les cyprès le symbole de la mort, ce à quoi je n'avais pas pensé auparavant. J'ai pris la lettre. Elle n'avait pas de signature. Sans le moindre doute, elle avait été écrite par Anita. Le grand « s » ne manquait pas, ni le « t » français dont elle avait pris l'habitude au bureau, pour irriter M. G. Ce n'était pas son style. Du moins, ce n'est pas ainsi qu'il parlait. Avec elle, c'était d'habitude une conversation agréable, des rires, soulignés par ses yeux bleus et son nez drôle... Ce n'est que lorsque nous parlions de sujets religieux qu'elle devenait mordante et adoptait le ton rude de la lettre. Je me sens moi-même engloutie par sa cadence agitée. Voici la lettre de l'au-delà d'Anita N, mot pour mot, telle que je l'ai lue dans mon rêve.

La lettre

CLAIRE, NE PRIE PAS POUR MOI, JE SUIS DAMNÉE. Si je te donne cet avertissement – en fait, je vais t'en parler longuement - ne croie pas que je le fasse par amitié. Ceux d'entre nous qui sont ici n'aiment plus personne. Je le fais parce que j'y suis obligée. Cela fait partie du travail « de cette puissance qui veut toujours le mal et qui accomplit le bien ». En réalité, je voudrais te voir ici, là où je suis maintenant pour toujours. Ne t'étonne pas de mes intentions. Ici, nous pensons tous ainsi. Notre volonté est pétrifiée dans le mal, c'est-à-dire dans ce que vous considérez comme « le mal ». Même quand je peux faire quelque chose de « bien » (comme je le fais en ce moment, en t'ouvrant les yeux sur l'enfer), je ne le fais pas avec une intention droite. Te souviens-tu ? Il y a quatre ans, nous nous sommes rencontrés à M. Tu avais 23 ans et tu travaillais déjà au bureau depuis six mois lorsque je suis arrivée. Plusieurs fois, tu m'as tiré d'affaire. Souvent, tu m'as donné de bons conseils, ce qui pour moi, en tant que débutant, était très utile. Mais qu'est-ce qui est « bon » ? Je me suis interrogée, à l'époque, sur ta « charité ». Ridicule... L'aide que tu m'as apportée n'était que pure ostentation, ce dont je me suis doutée depuis lors. Ici, nous ne reconnaissons aucun bien à qui que ce soit. Mais puisque tu m'as connue dans ma jeunesse, il est temps de combler quelques lacunes.

Selon les plans de mes parents, je n'aurais jamais dû exister. À cause d'un oubli, le malheur de ma conception est devenu réalité. Mes sœurs avaient 14 et 16 ans lorsque je suis venue au monde. J'aurais voulu ne jamais naître ! Je voudrais pouvoir maintenant m'anéantir, fuir les tourments ! Il n'y aurait pas de plaisir comparable à celui de mettre fin à mon existence, comme une robe est réduite en cendres, sans laisser de traces. Mais il faut que j'existe. Il faut que je sois ce que j'ai fait de moi-même : l'échec total du but de mon existence. Lorsque mes parents, alors célibataires, ont quitté la campagne pour la ville, ils ont perdu tout contact avec l'Église. Ils ont gardé des relations avec des gens déconnectés de la religion. Ils se sont rencontrés lors d'un bal et ont été « forcés » à se marier six mois plus tard. Lors de la cérémonie de mariage, ils n'ont reçu que quelques gouttes d'eau bénite, suffisantes pour attirer maman à la Messe du dimanche quelques fois par an. Elle ne m'a jamais vraiment appris à prier. Tous ses efforts étaient consacrés aux tâches ménagères quotidiennes, même si notre situation n'était pas mauvaise.

Des mots comme prière, Messe, eau bénite, église, je ne peux les écrire qu'avec une répugnance intérieure, un dégoût incomparable. Je déteste profondément ceux qui vont à l'église et, en général, tous les hommes et toutes les choses. Tout est tourment. Toute connaissance reçue à la mort, tout souvenir de la vie et de ce que nous savons, devient une flamme incandescente. Et tous ces souvenirs nous montrent les occasions où nous avons méprisé une grâce. Cela me tourmente tellement ! Nous ne mangeons pas, nous ne dormons pas, nous ne marchons pas sur nos pieds. Enchaînés spirituellement, nous, les réprouvés, contemplons nos vies ratées avec désespoir, en hurlant et en

grinçant des dents, tourmentés et pleins de haine. Tu comprends ? Ici, nous buvons la haine comme de l'eau. Nous nous haïssons les uns les autres. Plus que tout, nous haïssons Dieu. Je veux que tu comprennes cela. Les bienheureux du Ciel doivent aimer Dieu, parce qu'ils Le voient sans voile dans son éblouissante beauté. Cela les rend indescriptiblement heureux. Nous le savons et cela nous rend furieux. Les hommes sur terre, qui connaissent Dieu par la Création et la Révélation, peuvent l'aimer. Mais ils n'y sont pas obligés. Le croyant - je te le dis avec fureur - qui médite, qui contemple le Christ les bras ouverts sur la croix, finira par l'aimer. Mais l'âme que Dieu aborde en fulminant, en juste vengeur parce qu'un jour Il a été rejeté, ce qui nous est arrivé, cette âme ne peut que Le haïr, comme nous Le haïssons. Elle Le hait de tout l'élan de sa mauvaise volonté. Elle Le hait éternellement à cause de la résolution délibérée de se séparer de Dieu avec laquelle elle a terminé sa vie terrestre. Nous ne pouvons pas changer cette volonté perverse, et nous ne voudrions jamais la changer. Tu comprends maintenant pourquoi l'enfer est pour l'éternité ? Parce que notre obstination ne fond jamais, elle ne s'arrête jamais. Et contre mon gré je dois ajouter que Dieu est miséricordieux, même avec nous. Je dis « contre mon gré » parce que, même si je dis ces choses volontairement, je n'ai pas le droit de mentir, ce que je voudrais faire. Je laisse beaucoup d'informations sur le papier contre mon gré. Je dois aussi étouffer l'avalanche de mots grossiers que je voudrais vomir. Dieu a été miséricordieux avec nous parce qu'Il ne nous a pas permis de répandre sur la terre le mal que nous aurions voulu faire. S'Il l'avait permis, nous aurions aggravé notre culpabilité et notre punition. Il nous a fait mourir prématurément, comme Il l'a fait avec moi, ou a fait intervenir des circonstances atténuantes. Dieu est miséricordieux, car Il ne nous oblige pas à nous rapprocher de Lui plus que nous ne le sommes, dans ce lointain lieu infernal. Cela atténue le tourment. Chaque pas plus près de Dieu me causerait une plus grande affliction que celle que tu ressentirais en faisant un pas de plus vers un feu de joie.

Je t'ai déplu un jour en te racontant, au cours d'une promenade, ce que mon père m'avait dit quelques jours avant ma Communion : « Profite de ta nouvelle robe Anita, le reste n'est que farce ». J'avais presque honte de ton mécontentement. Maintenant, j'en ris. La seule chose raisonnable dans toute cette comédie était que les enfants soient autorisés à recevoir la Communion à l'âge de douze ans. À l'époque, j'étais déjà très pris par les plaisirs du monde. Sans aucun scrupule, je laissais les choses religieuses de côté. Je ne prenais pas la Sainte Communion au sérieux. La nouvelle coutume qui permet aux enfants de recevoir leur première Communion à l'âge de sept ans nous exaspère. Nous utilisons tous les moyens pour nous en moquer, en faisant croire que pour recevoir la Communion, il doit y avoir de la compréhension. Il faut que les enfants aient commis quelques péchés mortels. L'Hostie blanche sera alors moins nocive que si elle est reçue alors que la foi, l'espérance et l'amour, fruits du Baptême - je crache sur tout cela - sont encore vivants dans le cœur de l'enfant. Te souviens-tu que je pense ainsi lorsque j'étais sur terre ?

Je reviens à mon père. Il se disputait beaucoup avec maman. Je te l'ai rarement dit parce que j'avais honte. Quelle chose ridicule que la honte ! Ici, tout est pareil. Mes parents ne dormaient plus dans la même chambre. Je dormais avec maman, papa dormait dans la chambre d'à côté où il pouvait entrer à n'importe quelle heure de la nuit. Il buvait beaucoup et dépensait notre argent. Mes sœurs travaillaient ; elles disaient qu'elles avaient besoin de leur propre argent. Maman a commencé à travailler. Pendant la dernière année de sa vie, papa l'a frappée plusieurs fois quand elle ne voulait pas lui donner de l'argent. Avec moi, il a toujours été très gentil. Un jour, je t'ai parlé d'un caprice qui t'a scandalisé. Et qu'est-ce qui ne t'a pas scandalisé chez moi ? Quand j'ai rendu deux fois une paire de chaussures neuves, parce que la forme des talons n'était pas assez moderne. La nuit où papa est mort, à la suite d'une attaque cérébrale, il s'est passé quelque chose dont je ne t'ai jamais parlé, par crainte d'une interprétation désagréable. Aujourd'hui, cependant, tu devrais le savoir. C'est un fait mémorable : pour la première fois, l'esprit qui me tourmente s'est approché de moi. Je dormais

dans la chambre de maman. Sa respiration régulière signifiait qu'elle dormait profondément. J'ai alors entendu quelqu'un prononcer mon nom. Une voix inconnue a murmuré : « Que se passera-t-il si ton père meurt ? » Je n'aimais plus papa depuis qu'il avait commencé à maltraiter ma mère. En fait, je n'aimais personne : Je n'avais de la reconnaissance que pour quelques personnes qui étaient gentilles avec moi. L'amour sans espoir de rétribution dans ce monde ne se trouve que dans les âmes qui vivent en état de grâce. Ce n'était pas mon cas. « Il ne mourra certainement pas », ai-je répondu au mystérieux interlocuteur. Après une courte pause, j'ai entendu la même question. « Il ne mourra pas », ai-je répondu vivement. Pour la troisième fois, on m'a demandé : « Que se passera-t-il si ton père meurt ? » À ce moment-là, j'ai repensé à la façon dont mon père rentrait souvent à la maison, à moitié ivre, en criant, en maltraitant ma mère, en nous mettant dans l'embarras devant les voisins. J'ai alors répondu furieusement : « Eh bien, c'est ce qu'il mérite. Qu'il crève ! » Après, tout est devenu silencieux. Le lendemain matin, quand maman est allée ranger la chambre de papa, elle a trouvé la porte fermée à clé. À midi, ils l'ont ouverte de force. Papa, partiellement habillé, était mort sur le lit. En allant chercher de la bière à la cave, il avait dû être victime d'une crise fatale. Il était malade depuis un bon moment. (Dieu a-t-il laissé dépendre de la volonté de sa fille, avec qui l'homme avait été gentil, qu'il obtienne plus de temps et l'occasion de se convertir ?).

Marta K et toi m'avez fait adhérer à l'Association des Jeunes. Je ne t'ai jamais caché que je trouvais les instructions des deux directrices, les demoiselles X, beaucoup trop « paroissiales ». Les jeux étaient assez agréables. Comme tu le sais, en peu de temps, j'y ai joué un rôle de premier plan. C'est ce qui me plaisait. J'aimais aussi les excursions. Je me suis même confessé et j'ai communiqué quelques fois. À vrai dire, je n'avais rien à confesser. Les pensées et les mots ne signifiaient rien pour moi. Et je n'étais pas assez adulte pour des actes plus grossiers. Un jour, tu m'as réprimandée : « Anna, si tu ne pries pas plus, tu seras perdue. » En fait, j'ai très peu prié, et le peu que j'ai fait, je l'ai fait avec déplaisir, sans le vouloir. Tu avais sans doute raison. Ceux qui brûlent en enfer n'ont pas prié ou ont peu prié. La prière est le premier pas vers Dieu. C'est le pas décisif. En particulier la prière à celle qui est la Mère du Christ et dont nous ne pouvons même pas prononcer le nom. Sa dévotion arrache au démon d'innombrables âmes que leurs péchés auraient infailliblement jetées entre ses mains.

Je continue avec fureur, parce que j'y suis obligée, bien que je ne puisse plus le supporter, tant la fureur est grande. Prier est la chose la plus facile que l'on puisse faire sur terre. Et c'est justement parce qu'elle est si facile que Dieu en fait dépendre notre salut. Peu à peu, Dieu donne la lumière à ceux qui persévèrent dans la prière, et Il les fortifie de telle sorte que même le pécheur le plus endurci peut se rétablir, même s'il est enfoncé dans la boue jusqu'au cou. Pendant les dernières années de ma vie, je n'ai plus prié du tout, me privant ainsi des grâces sans lesquelles personne ne peut être sauvé. Ici, nous ne recevons aucune grâce et même si nous en recevions une, nous la rejeterions avec mépris. Toutes les vacillations de l'existence terrestre se terminent dans cette autre vie. Sur terre, l'homme peut passer de l'état de péché à l'état de grâce. De la grâce, il peut tomber dans le péché. Souvent je suis tombée par faiblesse, pas souvent par méchanceté. Avec la mort, chacun entre dans un état définitif, fixe et inaltérable. Plus on avance en âge, plus les changements deviennent difficiles. Il est vrai que l'on a le temps, jusqu'à la mort, de s'unir à Dieu ou de lui tourner le dos. Cependant, comme s'il était traîné par un courant, avant le transit final, avec les derniers restes de sa volonté affaiblie, l'homme se comporte selon les coutumes de toute sa vie. L'habitude, bonne ou mauvaise, devient une seconde nature. C'est ce qui l'entraîne au moment suprême. C'est ce qui m'est arrivé. J'ai vécu des années entières séparée de Dieu. En conséquence, au dernier appel de la grâce, je me suis décidée contre Dieu. La fatalité n'était pas d'avoir péché souvent, mais de ne plus vouloir se lever. Tu m'as souvent invitée à assister à des sermons ou à lire

des livres pieux. Mes excuses habituelles étaient que je n'avais pas le temps. Voulais-je peut-être augmenter mes doutes intérieurs ?

Enfin, je dois témoigner de ce qui suit : lorsque j'ai atteint ce point critique, peu avant de quitter l'Association de jeunesse, il m'aurait été très difficile de changer de cap. Je me sentais incertain et malheureux. Mais un mur de briques se dressait devant ma conversion. Tu ne te doutais pas de la gravité de la situation. Tu croyais que la solution était si simple qu'un jour tu m'as dit : « Tu dois faire une bonne confession, Anita, et tout redeviendra normal ». J'ai compris qu'il en serait ainsi. Mais le monde, le diable et la chair me tenaient fermement dans leurs griffes. Je n'ai jamais cru à l'influence du diable. Aujourd'hui, je peux témoigner que le diable agit puissamment sur les personnes qui se trouvent dans la situation dans laquelle je me trouvais à l'époque. Seule beaucoup de prières, les miennes et celles des autres, accompagnées de sacrifices et de souffrances, auraient pu me sauver. Et même avec cela, petit à petit. Bien qu'il y ait peu de personnes possédées dans leur corps, il y a d'innombrables personnes qui sont possédées intérieurement par le diable. Le diable ne peut pas enlever le libre arbitre à ceux qui se soumettent à son influence. Mais pour les punir de leur apostasie presque complète, Dieu permet au « malin » de faire son nid en eux. Je déteste aussi le diable. Mais je l'aime bien, parce qu'il cherche à vous ruiner tous : lui et ses suppôts, les anges qui sont tombés avec lui au début des temps. Ils sont des millions à errer sur la terre, innombrables, comme des essaims de mouches ; vous ne les voyez pas. Ce n'est pas à nous, les réprouvés, de tenter : c'est la responsabilité des esprits déchus. Chaque fois qu'ils entraînent une nouvelle âme dans les profondeurs de l'enfer, leurs tourments augmentent encore. Mais la haine est capable de tout !

Même si je marchais sur un chemin tortueux, Dieu me cherchait. Je préparais le chemin de la grâce, avec des actes de charité naturelle que j'accomplissais souvent en raison de l'inclination de mon tempérament. Parfois, Dieu m'attirait vers une église. Et là, je ressentais une certaine nostalgie. Quand je m'occupais de ma mère malade, malgré mon travail au bureau pendant la journée, en faisant un vrai sacrifice, les attraits de Dieu agissaient puissamment. Une fois, je suis entrée dans la chapelle de l'hôpital où tu m'as emmenée pendant la pause de midi. J'ai été tellement impressionné que j'étais à deux doigts de me convertir. Je pleurais. Mais aussitôt, les plaisirs du monde sont apparus, se déversant comme un torrent sur la grâce. Les épines ont étouffé le blé. En expliquant que la religion est de la sensiblerie, comme on le disait toujours au bureau, j'ai rejeté cette grâce, comme toutes les autres. Une autre fois, tu as attiré mon attention sur le fait qu'au lieu d'une genuflection jusqu'à terre, je ne faisais qu'un très léger hochement de tête. Tu pensais que je faisais cela par paresse, sans te douter qu'à ce moment-là, j'avais déjà cessé de croire à la Présence du Christ dans le Sacrement. Maintenant, je crois, mais seulement matériellement, comme on croit à une tempête dont on peut voir les effets et les signes.

Entre-temps, j'avais créé ma propre religion. J'aimais l'opinion générale du bureau, selon laquelle, après la mort, l'âme reviendra en ce monde dans un autre être, se réincarnant successivement, sans jamais atteindre la fin. Le problème angoissant de la vie après la mort était ainsi résolu. J'ai senti qu'il ne me préoccupait plus. Pourquoi ne m'as-tu pas rappelé la parabole de l'homme riche, Epulon, et du pauvre, Lazare, dans laquelle le narrateur, le Christ, envoie l'un en enfer après la mort et l'autre au paradis ? Mais qu'aurais-tu obtenu ? Pas beaucoup plus que ce que tu as fait avec tous tes autres discours sacrés. Petit à petit, je fabriquais un dieu : avec suffisamment d'attributs pour qu'on l'appelle ainsi. Assez loin de moi pour qu'il ne puisse pas m'obliger à avoir des liens avec lui. Suffisamment flou pour pouvoir le transformer à volonté. Ainsi, sans changer de religion, je pouvais l'imaginer comme le dieu panthéiste du monde ou le considérer, poétiquement, comme un dieu solitaire. Ce « dieu » n'avait pas de paradis pour me récompenser, ni d'enfer pour m'effrayer. Je l'ai

laissé en paix. Et c'est en cela que consistait mon culte. Il est facile de croire ce qui nous plaît. Avec les années, j'étais de plus en plus persuadé de ma religion. Je pouvais y vivre sans problème. Une seule chose aurait pu briser mon autosuffisance : une douleur profonde et prolongée. Mais cette souffrance n'est pas venue. Tu comprends maintenant le sens de « Dieu punit ceux qu'Il aime ? »

Un dimanche de juillet, l'Association des jeunes a organisé une promenade d' A. J'aimais les sorties, mais pas les discussions insipides et autres piétés. Une autre image, bien différente de celle de Notre-Dame des Grâces d'A., avait déjà pris place sur l'autel de mon cœur. C'était le distingué Max de l'entrepôt voisin. Nous avons déjà eu une conversation agréable à plusieurs reprises. Justement, ce dimanche-là, il m'a invitée à faire une promenade. L'autre fille, avec laquelle il sortait habituellement, était malade à l'hôpital. Il a compris que je le regardais beaucoup. Mais je ne pensais pas encore à me marier. Sa situation économique était très bonne, mais il était aussi trop amical avec toutes les autres jeunes filles. À cette époque, je voulais qu'un homme m'appartienne exclusivement, en tant que seule femme. J'ai toujours gardé une certaine éducation naturelle. Au cours de cette promenade, Max m'a comblée de gentillesse. Nos conversations, bien sûr, ne portaient pas sur la vie des Saints comme les tiennes. Le lendemain, au bureau, tu m'as reproché de ne pas avoir fait la promenade de l'Association. Quand je t'ai raconté comment j'avais apprécié le dimanche, ta première question a été : « Tu as entendu la Messe ? » Quelle bêtise ! Comment aurions-nous pu aller à la Messe si nous étions sortis à 6 heures du matin ? Je me souviens que, très agacée, je t'ai dit : « Le bon Dieu n'est pas aussi mesquin que les prêtres ». Maintenant, je dois avouer que Dieu, malgré son infinie bonté, prend tout beaucoup plus au sérieux que tous les prêtres réunis.

Après cette première promenade avec Max, je ne suis retournée qu'une seule fois à l'Association pendant les fêtes de Noël. Certaines choses me plaisaient. Mais intérieurement, je m'étais déjà séparée de vous tous. Les bals, le cinéma et les promenades ont continué. Parfois, nous nous disputons avec Max, mais je savais comment le retenir. Je détestais beaucoup ma rivale qui, sortant de l'hôpital, devenait furieuse. En fait, c'était à mon avantage. Le calme distingué que j'affichais produisait une grande impression sur Max, qui penchait définitivement vers moi. J'ai trouvé le moyen de la rabaisser. Je m'exprimais calmement : extérieurement avec des réalités objectives, mais intérieurement en vomissant du fiel. Ces sentiments et ces attitudes mènent rapidement à l'enfer. Ils sont diaboliques, au sens strict du terme. Pourquoi je te raconte tout cela ? Pour t'expliquer que c'est ainsi que je me suis définitivement détournée de Dieu. En réalité, Max et moi n'avons pas souvent atteint les extrêmes de la familiarité. J'ai compris que je me déprécierais à ses yeux si je lui laissais toute liberté à l'avance. C'est pourquoi j'ai pu me contrôler. En fait, j'étais toujours prête à ce que je considérais comme un avantage. Je devais conquérir Max. Pour cela, aucun prix n'était trop élevé. Nous avons progressivement appris à nous aimer, car nous avons tous les deux de très bonnes qualités que nous apprécions mutuellement. J'étais débrouillarde, efficace et d'un caractère agréable. Je tenais fermement à Max et j'ai réussi, au moins pendant les derniers mois avant notre mariage, à être la seule à le posséder. Voilà en quoi consistait mon apostasie : faire d'une créature un dieu. En rien d'autre l'apostasie ne se réalise plus pleinement que dans l'amour d'une personne du sexe opposé, lorsque cet amour se noie dans le matériel. C'est là son enchantement, son aiguillon et son poison. L'« adoration » que j'avais pour Max est devenue ma religion.

À l'époque, au bureau, j'ai attaqué avec virulence les Prêtres, les fidèles, les indulgences, les Chapelets et d'autres stupidités. Tu as essayé avec une certaine intelligence de défendre tout ce que j'attaquais, mais peut-être sans te douter qu'en réalité le problème n'était pas là. Ce que je cherchais, c'était un point d'appui. J'en avais encore besoin pour justifier rationnellement mon apostasie. Je me rebellais contre Dieu. Tu ne t'en es pas rendu compte. Tu pensais que j'étais toujours catholique.

D'un autre côté, je voulais qu'on m'appelle ainsi ; je payais même la contribution pour le culte. Parce qu'une petite « assurance » ne fait jamais de mal. Il est possible que tes réponses aient parfois fait mouche. Mais elles ne m'ont pas atteint, parce que je n'étais pas d'accord avec toi. Parce que notre relation était basée sur la fausseté, notre séparation, à cause de mon mariage, m'a causée peu de chagrin. Avant de me marier, je me suis confessée et j'ai communiqué une fois de plus. C'était une formalité. Mon mari pensait la même chose. Si c'était une formalité, pourquoi ne pas l'accomplir ? Vous dites qu'une telle communion est « indigne ». Eh bien, après cette communion « indigne », j'ai atteint un certain calme dans ma conscience. Cette communion a été la dernière.

Notre vie conjugale a été, dans l'ensemble, harmonieuse. Sur presque tous les points, nous étions du même avis. Notamment sur ce point : nous ne voulions pas avoir d'enfants. En fait, mon mari voulait en avoir un ; un seul, bien sûr. J'ai fini par lui faire abandonner ce désir. Ce que je préférais, c'était les robes, les meubles luxueux, les réunions mondaines, les trajets en voiture et autres distractions. Entre mon mariage et ma mort subite, il s'est écoulé une année de plaisir. Tous les dimanches, nous allions faire un tour en voiture ou rendre visite à la famille de mon mari. J'avais honte de ma mère. Ces parents excellaient dans la vie sociale, tout comme nous. Mais en moi, je n'étais jamais heureuse. Quelque chose d'indéterminé me rongait. Mon souhait était que, lorsque la mort viendrait- ce qui prendrait sans doute encore beaucoup de temps - tout soit terminé. C'était comme je l'avais entendu dans mon enfance, lors d'une causerie : Dieu récompense en ce monde toute bonne action accomplie. S'Il ne peut pas la récompenser dans l'au-delà, Il la récompense sur terre. De manière inattendue, j'ai reçu un héritage de tante Lote. Mon mari a eu la chance de voir ses revenus augmenter considérablement. J'ai donc pu m'installer confortablement dans une nouvelle maison. Ma religion s'éteignait, comme une lueur crépusculaire dans un lointain firmament. Les bars, hôtels et restaurants de la ville que nous avons visités au cours de nos voyages ne nous ont pas rapprochés de Dieu. Tous ceux qui les fréquentaient vivaient comme nous : de l'extérieur vers l'intérieur et non de l'intérieur vers l'extérieur. Si, pendant les vacances, nous visitions une cathédrale célèbre, nous essayions de nous amuser avec la valeur artistique de ses beaux chefs-d'œuvre. Les sentiments religieux qu'elles dégageaient - surtout les églises médiévales - je les neutralisais en critiquant les circonstances accessoires d'un frère laïc qui nous guidait, en critiquant son manque de propreté, en critiquant le commerce des pieux moines qui fabriquaient et vendaient de l'alcool, en critiquant le tintement éternel des cloches qui appelaient aux offices sacrés, en disant que le seul but était de faire de l'argent...

C'est ainsi que j'ai réussi à repousser la grâce, chaque fois qu'elle m'appelait. J'ai surtout évacué ma mauvaise humeur devant des peintures du Moyen-âge représentant l'Enfer dans des livres, des cimetières et d'autres lieux. Le diable y rôtit les âmes sur un feu rouge ou jaune, tandis que ses compagnons, avec de longues queues, lui apportaient d'autres victimes. Claire, l'enfer peut être dessiné, mais jamais exagéré ! Je me suis toujours moquée du feu de l'enfer. Tu te souviens d'une conversation au cours de laquelle je t'ai mis une allumette allumée sous le nez en te demandant : « ça sent comme ça ? ». Tu as immédiatement éteint la flamme. Personne ne peut faire cela ici. Je te dis encore : le feu dont parle la Bible n'est pas le tourment de la conscience. Le feu, c'est le feu ! Il faut l'interpréter littéralement lorsqu'il dit : « Éloignez-vous de Moi, maudits de mon Père ; allez au feu éternel ». Au pied de la lettre ! Et comment un esprit peut-il être touché par un feu matériel ? Tu demanderas. Et comment ton âme, sur terre, peut-elle souffrir si tu mets le doigt sur une flamme ? Ton âme ne brûle pas non plus, alors que la douleur est subie par l'individu tout entier. De même, nous sommes ici spirituellement prisonniers du feu de notre être et de nos facultés. Notre âme n'a pas l'agilité qui lui serait naturelle ; nous ne pouvons ni penser ni vouloir ce que nous voudrions.

Ne t'étonne pas de mes paroles. C'est un mystère contraire aux lois de la nature matérielle : le feu de l'enfer brûle sans consumer. Notre plus grand tourment consiste à savoir que nous ne verrons jamais Dieu. Comment cela peut-il nous tourmenter autant, si sur terre nous y étions indifférents ? Tant que le couteau est sur la table, tu n'es pas impressionné. Tu vois son tranchant, mais tu ne le sens pas. Mais si le couteau pénètre dans ta chair, tu pousseras un cri de douleur. Aujourd'hui, nous ressentons la perte de Dieu. Avant, nous ne faisons qu'y penser. Toutes les âmes ne souffrent pas de la même manière. Plus la méchanceté est grande, plus elle est frivole et déterminée, plus la perte de Dieu pèse sur le condamné, plus la créature est étouffée par ce dont elle a abusé. Les catholiques condamnés souffrent plus que ceux des autres religions, parce qu'ils ont reçu et gaspillé, en règle générale, plus de lumière et plus de grâces. Ceux qui avaient plus de connaissances souffrent plus sévèrement que ceux qui en avaient moins. Celui qui a péché par méchanceté souffre plus que celui qui est tombé par faiblesse. Mais aucun ne souffre plus qu'il ne le mérite. Oh, si ce n'était pas vrai, j'aurais une raison de haïr.

Un jour, tu m'as dit : personne ne va en enfer sans le savoir. Cela aurait été révélé à une sainte. J'ai ri, en me retranchant dans cette réflexion : « étant ainsi, j'aurai toujours assez de temps pour revenir en arrière ». Cette révélation est exacte. Avant ma mort subite, il est vrai, je ne connaissais pas l'enfer tel qu'il est. Aucun être humain ne le connaît. Mais j'étais parfaitement consciente d'une chose : « Si tu meurs, me disais-je, tu entreras dans l'éternité comme une flèche, directement contre Dieu ; il faudra en supporter les conséquences ». Comme je te l'ai dit, je n'ai pas fait demi-tour. J'ai persévéré dans la même direction, entraîné par l'habitude avec laquelle les hommes agissent à mesure qu'ils vieillissent.

Ma mort s'est passée ainsi : Il y a une semaine - je dis selon vos calculs, parce que si je calculais selon ma douleur, je pourrais brûler en enfer pendant dix ans - nous sommes sortis, mon mari et moi, pour une nouvelle excursion dominicale, qui était la dernière pour moi. La journée était lumineuse et ensoleillée. Je me sentais très bien, comme rarement. Cependant, un sentiment inquiétant s'est emparé de moi. Sur le chemin du retour, nous avons tous deux été soudainement aveuglés par les phares d'une voiture roulant à vive allure dans la direction opposée. Max a perdu le contrôle du véhicule. Jésus ! Il s'est échappé de mes lèvres, non pas comme une prière mais comme un cri. J'ai ressenti une douleur écrasante : par rapport au tourment actuel, une bagatelle, puis j'ai perdu connaissance. Comme c'est étrange ! Le matin même, sans explication, cette pensée avait surgi dans mon esprit. « Pour une fois, tu pourrais aller à la Messe ». C'était comme une supplique. Un « non ! » clair et résolu a coupé le cours de l'idée. « Avec ces choses-là, il faut que j'arrête pour de bon ». C'est-à-dire que j'en ai assumé toutes les conséquences. Maintenant, je les supporte. Tu sais ce qui s'est passé après ma mort. Le sort de mon mari, de ma mère, ce qu'il est advenu de mon cadavre, de mon enterrement, je le sais grâce à une intuition naturelle que nous avons tous ici. Pour le reste de ce qui se passe dans le monde, nous avons une connaissance confuse. Nous savons ce qui nous concerne. C'est ainsi que je vois l'endroit où tu habites.

Je me suis réveillée brusquement au moment de ma mort. Je me suis retrouvée inondée d'une lumière aveuglante. C'était l'endroit même où mon cadavre était tombé. Cela s'est passé comme au théâtre, lorsque les lumières s'éteignent dans la salle, que le rideau se lève et qu'apparaît une scène tragiquement éclairée. La scène de ma vie. Comme dans un miroir, mon âme s'est montrée. J'ai vu les grâces bafouées et piétinées, depuis ma jeunesse jusqu'au dernier « non » devant Dieu. Je me sentais comme un meurtrier que l'on amène au tribunal pour voir la victime inanimée. Le repentir ? Jamais ! La honte ? Jamais ! En attendant, je ne pouvais pas rester sous le regard de Dieu que je rejetais. Je n'avais qu'une seule issue : la fuite. Comme Caïn a fui le cadavre d'Abel, mon âme a fui cette vision d'horreur. C'était le Jugement particulier. Le Juge invisible a parlé : « ÉLOIGNE-TOI

DE MOI ». Aussitôt, mon âme, comme une ombre jaune de soufre, s'est plongée dans le lieu des tourments éternels.

Épilogue de Claire :

Ainsi se termine la lettre d'Anita sur l'enfer. Les derniers mots étaient presque illisibles, tant les lettres étaient tordues. Lorsque j'ai fini de lire la dernière ligne, la lettre s'est transformée en cendres. Qu'est-ce que j'entends ? Au milieu des mots durs que j'imaginai avoir lus, le doux tintement d'une cloche a retenti. Je me suis réveillée aussitôt. J'étais allongé dans ma chambre. La lumière du matin entrant par la fenêtre. Les carillons de l'Ave Maria venaient de l'église paroissiale. Tout cela n'était-il qu'un rêve ? Jamais je n'avais ressenti autant de consolation dans l'Angélus qu'après ce rêve. Lentement, j'ai dit les prières. J'ai alors compris : la Mère bénie du Seigneur veut te défendre. Vénère Marie filialement, si tu ne veux pas subir le destin qui t'est annoncé - même en rêve - par une âme qui ne verra jamais Dieu. Encore tremblante de la vision nocturne, je me suis levée, habillée en hâte et je me suis réfugiée dans la chapelle de la maison. Mon cœur battait la chamade. Les invités les plus proches de moi me regardaient avec inquiétude. Peut-être ont-ils pensé que j'étais agitée parce que j'avais couru dans les escaliers. Une gentille dame de Budapest, une âme pleine d'abnégation, petite comme un enfant, myope, toujours fervente dans le service de Dieu, d'une grande pénétration spirituelle, m'a dit l'après-midi dans le jardin : « Mademoiselle, Notre Seigneur ne veut pas être servi avec agitation ». Mais elle s'est aperçue que quelque chose d'autre m'avait agitée et me troublait encore. Elle a ajouté avec gentillesse : « Que rien ne te trouble-tu connais l'avertissement de Sainte Thérèse - que rien ne t'effraie. Tout passe. Celui qui a Dieu ne manque de rien. Dieu seul suffit ». En murmurant cela, sans prendre un air magistral, il me semblait qu'elle lisait dans mon âme. « Dieu seul suffit ». Oui, Il doit me suffire, dans ce monde ou dans l'autre. Je veux Le posséder un jour, quels que soient les sacrifices que je doive faire ici pour vaincre. Je ne veux pas tomber en enfer.